

LA PLUS FORTE VENTE DE LA REGION
LILLE. 188, Rue de Paris
PARIS. 43, Bd Hausmann

JOURNAL D'INFORMATION

L'Égalité

de Roubaix - Tourcoing

BUREAUX :
ROUBAIX : Téléphone 9-51
45, rue de la Gare, 45
TOURCOING : Téléphone 9-65
3, rue Fidele Lehoucq

DIRECTRICE : M^{lle} Eug. GUILLAUME

ENQUÊTE DANS LE TEXTILE

HUIT JOURS EN FILATURE

I. — L'EMBAUCHE

Un beau matin de printemps clair et doux. La bonne saison est en un venue réjouir nos âmes. Le soleil enveloppe l'Hôtel de Ville de La Madeleine, la rue de Lille, les chemins des lointaines usines. Une lumière transparente,

sentir, prisonnier entre deux portes, une impression d'isolement à claire-voie. Puis une espèce de hall, de couloir coulé et un bon vieux, le portier, que d'aucuns appellent M. l'Appariteur et qui se plante devant moi et me consi-

— Donnez-moi un bulletin de visite et un crayon.
— Voilà, Monsieur.
— Ce Monsieur m'épouvante. Ce portier serait-il psychologue ? Dois-je me méfier de la sagacité perçue à jour.



L'immense cube forme bloc en plein cœur de la ville... Cette usine est la plus importante du Nord, voire même de France.

rente trempe choses et gens. L'air léger garde un peu de la fraîcheur matinale. Les passants sont rares. Dans les cafés, quelques fumeurs savourent leur premier genre.

Le campanile de l'église de La Madeleine égrené les huit coups de nuit heures. Le car X vient de me déposer devant la Mairie. Je dois me présenter aux bureaux d'embauche de la Cotonnière de Fives. Cette usine — les administrateurs disent « cette affaire » — est la plus importante du Nord, voire même de France ; du moins on le dit... Avant de me décider à pénétrer dans l'énorme établissement, je flâne. L'immense cube forme bloc en plein cœur de la ville. Il m'impressionne, j'hésite. Il y a dans mon indécision momentanée, l'appéhension d'être fraîchement reçu par la Direction, la crainte du ridicule aussi : la cotons, les machines, la filature. J'ignore tout de ce qui, de loin ou de près, touche aux éléments de l'industrie textile.

Pour me donner du courage, je relis la lettre d'introduction qu'un industriel, maire d'une commune de l'arrondissement de Lille, a bien voulu me faire tenir.

dère avec une attentive circonspection. Visiblement, il me prend pour un « chômeur ». C'est, à mon sens, une raison de plus pour paraître sympathique. Le chômage n'est pas une épreuve infamante. — Qu'est-ce que c'est ?
— Le cerbère vient de poser cette question avec l'air préoccupé de ne tenir aucun compte de la réponse.

— Je voudrais parler à M. le Directeur.
— Le portier est suffoqué. Depuis quand « les ouvriers » se permettent-ils de demander audience au grand patron, comme ça, directement ? Quelles destinations dans l'audace et au jour d'aujourd'hui ! Et le « vote hiérarchique » ?
— C'est le Directeur de fabrication que vous voulez, voir, bien sûr, M. GENOT ?

— Non, c'est M. BOITEL, directeur général.

— Pour de l'embauche ?

— Peut-être...

— De 14 heures à 15 heures l'embauche, mon petit ami !

L'appariteur est devenu amène. La voix s'est faite douce et polie, qu'il sent qu'il va se débarrasser d'un ré-

d'une prescience insoupçonnée ? J'ai le papier j'écris le nom du visiteur. Motif de la visite ? Reportage.

Le bon vieux portier sourit dans la broussaille de ses moustaches. Il s'imagine avoir le plaisir de déchiffrer mon « énigme ». Je tire une enveloppe de mon portefeuille, j'y introduis le bulletin. Je ferme cette enveloppe et je lui tends avec un petit sourire ambigu.

— Une petite minute !

— Le portier veut sa vengeance. Une petite minute, tout le monde sait ce que c'est. Vous entrez chez le coiffeur, chez un médecin, un avocat, un dentiste, et on vous tend un siège en murmurant : « Une petite minute, cher monsieur, on est à vous tout de suite... »

Cette petite minute je vais la laisser s'écouler lente et longue dans le salon d'attente de l'usine. Le portier est revenu et ne s'occupe plus de moi. Le temps passe. Les minutes ont beau être petites pour le portier, elles n'en ont pas moins soixante secondes, encore qu'on prétende que celles de Marseille n'en comptent que cinquante.

Le « Sésame ouvre-toi »

Une sonnerie électrique déchire le silence. Le portier se lève, me fait signe de le suivre. Je marche à côté de mon cicérone. Dans le long couloir, il me lance des regards en biais qui paraissent dire :

— Mais, qu'est-ce que c'est que ce type là ?

Je frappe deux petits coups sur la porte du cabinet de la Direction. J'entre. Dans la pièce il n'y a personne rigoureusement personne : le silence est roi là-dedans et tellement parfait que l'on voudrait crier mes vœux.

Surge d'on ne sait où, le Directeur apparaît, s'installe dans un fauteuil et me fixe. Je sens qu'il me regarde profondément.

— Examinez-moi aussi, ce chef d'industrie. Nos regards se croisent. M. Boitel est jeune, élégant, racé, peu loquace. Je l'imagine aisément, je le voyais par-ci, par-là, à Luchon, Guîtres, dans le rôle d'Isidore Lechat dans des affaires sont les affaires.

— De quel s'agit-il ?

Je suis un peu décontenancé par l'imprévu et par le ton de la question. Comment ? On n'est pas prévenu de ma visite ? Ma tenue de « fileur » me met, je le sens, en état d'infériorité. Je suis gêné, embarrassé. Je ne sais que tendre mon « Sésame ouvre-toi ».

Le directeur lit la lettre, me la rend et m'offre un siège. M. Boitel est devenu circonspect et prudent.

— Comment concevez-vous ce reportage ?

Je m'explique brièvement. J'ai prévu la question. On m'approuve. O. K. Le personnel ne saura pas qui je suis. Je deviens un « fils-à-papa » qui fait un stage pour apprendre un peu le métier.

M. Boitel se lève :

— Je vais vous présenter au directeur de fabrication.

M. Genot est tout à fait aimable avec moi. Il me confie à un guide précieux et charmant, M. ZWICKY, jeune sous-directeur.

Il est neuf heures. Je n'ai pas gagné une centime de mon biffet quotidien.

Nous sortons. Nous allons visiter l'entrepôt des cotons.

En passant devant le portier de plus en plus sévère, je salue légèrement avec un doigt. Le cerbère ôte sa casquette et me regarde avec les yeux ronds et la bouche en cœur.

La double porte cliquet. Mon enquête commence.

FRED.

Pour suivre : J'APPRENDS A CONNAÎTRE LE COTON.

LE CRIME

du Boulevard Bigo-Danel à Lille

Le Polonais Kowalczyk est rentré en France et remis entre les mains de la Sûreté lilloise.

Le polonais suspect de Verlinghem a franchi la frontière franco-belge hier matin. Nous avions prévu que l'extradition se ferait ce jour-là. C'est chose faite. Kowalczyk est à Lille entre les mains de la sûreté lilloise.

Ainsi nous serons prochainement fixés sur le sort qui est réservé au présumé coupable de l'assassinat de Kowalczyk lilloise. Peut-être qu'aujourd'hui...

Les tribulations de « Koval le Bossu »

Michel Kowalczyk aura eu de bien curieuses tribulations. Qu'on en juge. Sorti de prison le 4 juin, il s'en va en Belgique le 7, est arrêté le 11 et soupçonné du meurtre du gendarme d'Alh ; le 13 mai, il est mis hors de cause à ce sujet ; le 15, il est accusé du crime de Lille ; le 16, il est interrogé à la prison de Tournai où il était détenu ; enfin hier matin il quittait la maison d'arrêt belge, pour revenir à la prison de Loos.

Cette opération de renouveau, de puis Tournai jusqu'en France, a été elle-même très curieuse.

De Tournai à Lille

À 8 h. 30 du matin et en grand secret, Kowalczyk, escorté de deux gendarmes belges, sortait de la prison de Tournai et était conduit à la gare de cette ville. L'inspecteur principal Gérard Lefebvre suivait le trio. Un wagon cellulaire recut le prisonnier et, vers 10 h., Kowalczyk arrivait en gare de Mouscron, descendant et, toujours accompagné des gendarmes, il gagnait la frontière, au lieu dit « Le Cuisseier ». Là, les gendarmes relâchaient cet homme qui se trouvait libre. Il était agréablement étonné de l'aventure. Il s'engagea sur la route, fit une centaine de mètres et au détour du chemin, il se trouva nez à nez avec l'inspecteur G. Lefebvre, qui le prit par le bras et l'invita à le suivre. Par les moyens les plus rapides, Kowalczyk fut conduit au Parquet de Lille, où on prit bonne note de l'arrivée du polonais de Verlinghem. Puis, station dans les locaux de la Brigade Mobile de Lille, puis encore départ vers le commissariat central et enfin remise en bonne et due forme du prisonnier à M. Sabaterie, chef de la Sûreté.

D'une prison à l'autre

M. Sabaterie interrogea longuement Kowalczyk le Bossu hier après-midi dans son cabinet. Vers 18 h., Kowalczyk était transporté en « panier à salade » à la prison de Loos.

Le chef de la Sûreté, questionné par nous à ce sujet, a réservé son opinion. Il ne dira rien de plus aujourd'hui. Ce matin Kowalczyk sera à nouveau l'objet d'un interrogatoire serré.

Le champ d'opérations de l'enquête sur le crime du boulevard Bigo-Danel, est à Lille encore une fois.

Mais encore une fois, est-ce bien lui le coupable ?

par Albert BOISSIÈRE

L'AVIATEUR DÉTROYAT A FAILLI ÊTRE VICTIME D'UN TERRIBLE ACCIDENT

Alors que l'aviateur de Bron, Michel Détrouyat, après d'épuisantes poursuites, allait être classé premier, lorsque, vers la fin de l'épreuve, la malchance voulut que son réservoir d'huile éclatât.

Pendant une minute, au grand effroi de l'assistance, Détrouyat, tout sans se rendre compte de l'accident qu'il venait de subir et frisa ainsi la catastrophe. Heureusement, il s'aperçut à temps de l'avarie et s'pressa d'atterrir.

Le classement final s'établit ainsi : 1. Fieseler (Allemand) ; 2. Sivi (Italien) ; 3. Détrouyat (Français).

Un nouveau produit bovin



Notre photo montre un nouveau produit bovin, obtenu par le croisement du buffle et de la vache domestique, appelé à devenir d'un grand intérêt pour les agriculteurs des régions aux hivers très froids de l'ouest du Canada. Ce croisement de races est très développé et encouragé par le gouvernement canadien. Le chair de l'animal ainsi obtenu est très savoureuse, et son cuir est un poil très supérieur à ceux de l'animal domestique.

Lire en cinquième page : « LE RÉVEIL AGRICOLE »

UNE DOUBLE DÉCOUVERTE MACABRE A WARNETON

LE CADAVRE D'UN COMPTABLE DE LAMBERSART & UNE TÊTE HUMAINE ÉTRANGÈMENT SECTIONNÉE

Pour le premier, les Parquets d'Ypres et de Lille ont établi qu'il s'agit d'un suicide et ils continuent leur enquête sur la mystérieuse décapitation



On voit, EN HAUT, à gauche, M. Louis SIX, le disparu, dont on a retrouvé le cadavre dans la Lys, et qu'on voit ligoté aux mâts et aux piquets. — AU CENTRE : Les gardes de WARNETON-BAS indiquent à un magistrat du Parquet d'Ypres l'emplacement où fut retrouvé le corps. — EN BAS : à gauche : La tête qui fut retirée de la Lys, à quelques vingt mètres de la première découverte.

En se rendant, hier matin à sept heures à son travail, une jeune fille de Warneton-Bas (Belgique), longeant le canal à peu de distance de l'usine du Pont, où elle est occupée, vit une forme humaine flottant à la surface. Elle fit aussitôt prévenir le garde et, quand on eut retiré le corps, on eut la surprise de constater que les pieds et poings étaient liés à l'aide de mouchoirs. Le cadavre fut rapidement identifié. Il s'agissait de M. Louis Six, comptable à Lille, domicilié à Lambersart, et dont on avait signalé la disparition mercredi dernier.

Une étrange disparition

Nous signalons dans une précédente édition qu'on était sans nouvelles, depuis le mercredi 14 juin, au début de l'après-midi de M. Louis Six, âgé de 39 ans, comptable aux établissements « Le Nord Electrique », 6, rue du Palais-Royal, à Lille, et domicilié 21, rue des Magnolias, à Lille, où il habitait avec sa femme et deux enfants. L'absence de l'employé fut aussitôt remarquée par son patron, M. Devincq, qui lui avait demandé de reprendre son travail à 13 h. 30 en le quittant à l'heure du midi. Louis Six était rentré chez lui à l'heure habituelle, il a quitté son foyer à 13 h. 30 en cyclette.

Après un compte rendu très exact n'ayant jamais eu de retard ni d'absence irrégulière depuis quinze mois qu'il était dans la maison, et aussi qu'il lui avait précédemment demandé de hâter l'heure de son retour. Un peu avant 15 heures, M. Devincq se rendit donc en auto à Lambersart et il fut très surpris d'apprendre de la bouche de Mme Six que son mari l'ayant quittée avant 13 h. 30, il y avait longtemps qu'il devait avoir rejoint son bureau. Avait-il eu un accident ? On s'informa. Le soir, aucune nouvelle, le lendemain pas davantage. Notre journal signala cette disparition incompréhensible dès qu'il en fut avisé.

Bon époux et bon père

On ne pouvait imaginer une fantaisie, une fugue chez un homme qui a constamment montré les meilleures qualités de droiture et de régularité. Bon époux, bon père, M. Louis Six ne se plaisait que chez lui, à son foyer, parmi les siens. Comme distraction, le jardin : une courte sortie de temps à autre avec des amis, mais jamais prolongée. Même tenue au travail, et ceux qui l'employèrent auparavant, chez M. Ernest Bezan-

con à Saint-André comme M. Devincq, lui rendent même témoignage. On juge de l'émotion de la famille, qui fit faire des recherches à Comines, d'où il est originaire, et où il a un frère, M. Désiré Six. Ce dernier ne put que répondre qu'il n'avait pas vu son frère Louis depuis le samedi, veille de la Pentecôte, et que personne ne l'avait rencontré depuis à Comines.

Un cadavre ligoté

Avant-hier encore, des membres de la famille poursuivaient vainement leurs recherches et n'arrivaient pas plus qu'au premier jour à s'expliquer les circonstances aussi mystérieuses de cette disparition. Ainsi qu'on va le voir, la découverte dans la Lys du malheureux Louis Six rendait l'énigme plus troublante. Il était environ sept heures du matin lorsque la jeune Marie Louise Heverhaeghe se rendant à l'usine, aperçut un corps flottant au-dessus d'une péniche, à l'endroit de la douve de Warneton. Elle prévint aussitôt un cabaretier voisin et, peu après, le garde champêtre, M. de Wit, se rendit sur les lieux, en compagnie de M. Alidor Vierstraete, maréchal des logis, et de Étienne Desauz, commandant de brigade de Comines-Belgique. On retira le corps, qui était étroitement ligoté aux mâts et aux piquets à l'aide de mouchoirs tordus. Un chapeau souple était profondément enfoncé jusqu'à hauteur des yeux. Le corps fut aussitôt transporté à la morgue du cimetière voisin, où il fut laissé en l'état jusqu'à l'arrivée des autorités. Elles furent prévenues de deux côtés de la frontière, la macabre trouvaille ayant été faite dans la Lys lilloise, et les parquets d'Ypres et de Lille avisèrent qu'ils descendraient sur les lieux à 16 heures.

Une tête humaine

Moins de trois heures après cette première découverte, des manoeuvres occupées au déchargement de la péniche, à quelque vingt mètres de l'endroit où on avait retiré le corps de Louis Six, apercevaient en bordure de la Lys, flottant au-dessus de graviers et de joncs détachés, une sorte de boule informe qui les intriguait. À l'aide d'une perche, les amenèrent à la rive une tête humaine décapitée dont le masque ne laissait aucun doute. Ils la transportèrent aussitôt au local mortuaire. On imagine aisément l'émotion que causa dans cette paisible population la nouvelle aussi étrange que macabre.

(LIRE LA SUITE EN DEUXIÈME PAGE)



J'ai gardé devant le portier, mon bécot sur la tête, les mains dans les poches et ma cigarette au bec. Appuyé contre la chambranle de la porte du bureau, je montre irrévocablement que je suis décidé à faire mon petit Mac-Mahon.

Un agent de police sort du Commissariat et passe près de moi. Il me dévisage. Il ne me reconnaît pas. J'approuve la douce joie que connaît le policier qui s'est dégoûté et que son meilleur ami ne peut identifier.

J'ai revêtu une tenue singulière : bécot, veston usagé aux coudes percés et dont, à revers du col s'échiffent, pantalon trop court rapicé aux genoux. Je ne suis pas rasé depuis deux jours.

Palabres avec le portier

Huit heures quinze. Franchie la porte-tambour. Juste le temps de re-

Le directeur pourrait l'eng... d'avoir été dérangé sans motif sérieux. Le portier parle avec moi. À ce jeu, le brave homme est battu d'avance.

La petite minute

J'ai gardé mon bécot sur la tête, les mains dans les poches et la cigarette au bec. Appuyé contre la chambranle de la porte du bureau, je montre irrévocablement que je suis fermement décidé à faire mon petit « Mac-Mahon ».

— Enfin, qui dois-je annoncer ?
— Ça, c'est. Je tiens mon bonhomme. Maintenant il me suffit de « l'endor-

Amour, émotion, angoisse, drame et gaieté, toutes les cordes vibrent dans

« L'ENFANT DES HALLES »

le passionnant roman de H.-J. MAGOG que nous publions prochainement.